

LETTRE AU PEUPLE PAR UN DE SES AMIS.

Brave Peuple de Paris, Peuple vainqueur de la Bastille. Femmes courageuses, dont le zèle patriotique, a eu tant de part à la révolution qui doit faire le bonheur des Français; si les premiers succès ne sont pas gâtés par des fautes, écoutez un de vos amis. Je suis vieux; j'ai beaucoup vu; j'ai beaucoup réfléchi sur les événemens dont j'ai été le témoin, dans ma longue carrière, & sur ceux que mes lectures m'ont appris. Je ne suis ni Prêtre, ni Moine, ni Gentilhomme, je suis du Tiers, & je m'en fais honneur. Homme du Peuple, j'ai toujours aimé le Peuple. Quand les Etats-Généraux ont été convoqués, j'ai approuvé tout haut que les trois Ordres opinassent en commun. C'étoit le vœu que je faisois dans ma retraite, & je remercie Dieu de l'avoir

couronné. Je vais vous parler ; pour vous donner des conseils utiles. Ils seront utiles, parce qu'ils seront sages. Il n'y a que la sagesse qui donne des conseils utiles. Ce n'est que par elle qu'on peut arriver au bonheur.

Ho ! mes chers amis, on vous égare ; je le vois, & mon ame en est déchirée. On vous échauffe pour vous perdre ; pour avoir un prétexte de vous opprimer, & pour rendre à l'Aristocratie toute sa force. Raisonnons de sang-froid, & voyons ensemble si je me trompe.

Vous voulez des loix, n'est-il pas vrai ? & l'on répand parmi vous des écrits & des suggestions incendiaires, propres à vous inspirer les actes que toutes les loix condamnent. Quel est l'objet de l'auteur de ces maudites feuilles, que je ne veux pas nommer, quoiqu'il ait l'impudence de se nommer lui-même ? Quel est l'objet de quelques autres Ecrivains, qui ne valent pas mieux ? Quel est l'objet de ceux qui font aller ces plumes infernales ? Je vais vous le dire. Ils veulent vous pousser à des extrémités, afin que le militaire soit bien & dûment autorisé à faire usage, contre vous, de ses fusils & de ses bayonnettes. Je vais vous le prouver. Tous les Corps militaires ont fait serment à la Nation, au Roi &

à la loi. Or la Nation, le Roi & la loi défendent les ſoulevemens, les tumultes & les ſéditions. On vous excite donc aux ſoulevemens, aux tumultes & aux ſéditions, afin que les troupes ſoient obligées, par leur ſerment, d'employer contre vous le fer & le feu, pour arrêter & punir les excès que défendent ces trois pouvoirs. Si le Soldat eſt commandé pour cela, il faudra qu'il obéiſſe, ou qu'il ſoit parjure. Il ne voudra pas être parjure, & il obéira. Voilà où vos ennemis veulent vous mener. Ah! quel plaiſir pour eux, s'ils pouvoient faire de Paris un théâtre de carnage! s'ils pouvoient faire de nos rues des rivières de ſang! Voulez-vous leur donner cette ſatisfaction?

Ho! mes amis, vous demandez des loix. Commencez par obéir aux loix. Vous voulez la ſûreté, obéiſſez aux loix. Vous voulez la liberté, obéiſſez aux loix. Elles ſont le rempart de la ſûreté & de la liberté. Là où les loix ne ſont pas obéies, c'eſt la force qui eſt la maîtreſſe. Lorſque la force eſt la maîtreſſe, il n'y a ni ſûreté, ni liberté pour perſonne. Celui qui, ayant aujourd'hui la ſupériorité de la force, a maltraité, injurié, dépouillé un autre homme, ſera demain maltraité & dépouillé par un autre qui ſera plus fort que

lui. La loi qui protége tout, nous garantit tous de ces abus. Au premier ſoupçon que vous formez contre un homme, vous criez *à la lanterne.* Mais parlez, en eſt-il un ſeul parmi vous, contre lequel un fou, un méchant, un ennemi ne puiſſe auſſi crier cet horrible mot, *à la lanterne?* C'eſt àquoi tout homme eſt expoſé, quandla loi n'eſt pas la règle de tous.

Quand tout le monde veut être maître, tout le monde finit par être eſclave. Il ſe trouve un homme qui ſait profiter de cette confuſion générale, pour établir ſi bien ſon autorité, qu'il faut que tous les autres plient ſous ſon joug. Je le répéte, la licence d'un Peuple le conduit à la ſervitude; & voilà le ſort que deſirent de vous faire ceux qui, par des reſſorts que vous ne voyez pas, vous excitent à des actes que condamne la loi.

Vous vous êtes fait vous-mêmes un tort infini. Qui eſt-ce qui fait vivre le Peuple? Ce ſont les riches. Ils achètent & ils font travailler. Par vos ventes & vos travaux, vous gagnez leur argent. Vous vous êtes livrés à des excès qui leur ont fait peur. Il y en a qui ont fui; il en eſt encore qui fuient. Leur argent s'en va avec eux: vous ne le gagnerez pas. Le Marchand d'étoffes, de bijoux, &c, qui en avoit

ſa part, dépenſoit à proportion de ce qu'il gagnoit. Vous participiez à ſon bénéfice. Aujourd'hui que le Commerce eſt comme mort, le Marchand eſt obligé de réduire ſa dépenſe. C'eſt autant de perdu pour vous.

Il y avoit une foule d'étrangers qui venoient à Paris. L'Aſſemblée nationale, qui faiſoit une grande époque chez nous, qui n'avions rien vu de ſemblable, depuis 175 ans, y en avoit attiré davantage. Ce nombre ſe feroit encore accru. Leur argent auroit circulé parmi vous. Il ne circulera pas. Vous avez donné à ces gens-là des ſpectacles qui leur ont fait horreur & frayeur. Les uns ſont partis ; les autres ne ſont pas venus. Qui en ſouffrira ? Pour qui eſt le dommage ? Si vous euſſiez uſé de modération, la grande ſolemnité de nos Etats-Généraux auroit été pour vous une ſource de richeſſes, ou du moins d'aiſance. Vous en avez fait une cauſe de misère. Vous avez ſecondé le projet de ceux qui vouloient vous couper les vivres, en vous les coupant vous-mêmes,

Foncièrement & naturellement vous êtes bons & compatiſſans. Qu'un homme faſſe une chûte ; qu'il ſe bleſſe ; qu'il lui arrive quelqu'autre accident, auſſi-tôt on vous voit voler à lui avec attendriſſement. Vous lui prodiguez les ſecours. Par quelle fatalité avez-vous tout-à-coup changé de caractère ? Ho !

Peuple Français, reprends celui que la Nature t'a donné. Redeviens un Peuple humain. Tu en avois la renommée. Elle t'honoroit aux yeux des autres Nations. Que peuvent-elles dire aujourd'hui ? Je tire le rideau sur les scènes d'horreur, dont nos regards ont été effrayés. Mais vous qui les avez données, rentrez en vous-mêmes, je vous en conjure. Qu'en pensez-vous, & que pouvez-vous en penser ? Il fut beau de vaincre ; mais falloit-il souiller l'honneur de la victoire, par des actes de férocité ?

Aimez-vous vos enfans ? Oui. Hé bien ! tremblez ; ce que je vais vous dire est terrible. En coupant des têtes devant eux, en applaudissant devant eux à ceux qui les avoient coupées, en disant devant eux que c'étoit bien fait, en leur faisant voir, avec allégresse, ces têtes sanglantes qu'on promenoit dans les rues, vous leur avez peut-être ouvert le chemin qui mène à la potence. Car vous avez mis dans leurs ames le levain de la cruauté. S'il y reste, il y germera. S'il y germe, vos enfans seront des hommes cruels. S'ils sont des hommes cruels, ils commettront des crimes. La Loi reprendra le dessus ; elle les enverra à l'échafaud ; & en y montant, ils se souviendront de vous & de l'éducation que vous leur avez donnée, & ils diront : *Maudits soient le père*

& la mère qui m'ont conduit ici. Hâtez-vous d'étouffer ce mauvais levain !

Je vous ai parlé de la Nation, du Roi, de la Loi, de votre intérêt, de celui de vos enfans. Voilà des principes. Mais il en eſt un encore, qui eſt infiniment plus impoſant & plus auguſte. Il n'y a pas parmi vous de ces hommes pervers, qu'on appelle des Athées. Vous croyez tous en Dieu. Rentrez en vous-mêmes. Croyez-vous qu'il ait approuvé tout ce que vous avez fait ? Je vous exhorte à faire là-deſſus de ſérieuſes & profondes réflexions.

Reſpectables Dames de la halle, au milieu de nos troubles affreux, & du déſordre effréné des paſſions, vous avez donné, nous le ſavons, des preuves de votre juſtice & de votre humanité. Quelques-unes de vous arrachèrent, il y a peu de jours, à la mort, un malheureux Abbé que des hommes alloient pendre au béfroi de l'Hôtel-de-Ville, parce qu'il ne leur donnoit pas ce qu'il n'avoit pas. Vous avez fait d'autres actes qui vous font également honneur. Exhortez vos maris, vos enfans, vos frères, vos parens, à être des hommes, & non des tigres. Les femmes peuvent beaucoup ſur les hommes ; pourvu qu'elles ſachent s'y prendre, elles en font ce qu'elles veulent.

Nous avons demandé que notre Roi vînt

habiter parmi nous. Ah! ne lui donnez pas ſujet de s'en repentir. Reſpectez ce bon Prince que vous aimez & qui vous aime. Reſpectez tout ce qui lui appartient; oui, tout, abſolument tout. Ne lui auroit-on pas déjà manqué? Ne lui auroit-on pas adreſſé des propos indécens? Ne l'auroit-on pas inquiété, par des viſites tumultueuſes? N'auroit-on pas porté le déſordre juſque dans ſon appartement? Ah! j'en ai le cœur navré.

L'Aſſemblée nationale demande à venir à Paris. C'eſt ſon vœu, parce qu'elle croit que c'eſt ſon devoir. Mais elle tremble d'y venir: vous leur faites peur. Pluſieurs des Membres qui la compoſent ſollicitent leur retraite. Ils veulent abandonner la cauſe publique qui eſt la vôtre, qui eſt celle de tous. Raſſurez-les, je vous en conjure, & que votre conduite diſſipe leurs allarmes, & garantiſſe leur ſûreté.

Voilà, mes chers amis, ce que j'avois à vous dire; ce que j'ai cru devoir vous dire. Je vous prie de le prendre en bonne part, comme venant d'un homme qui craint Dieu, qui aime la Patrie, qui reſpecte la Loi, & qui deſire ſincèrement votre bonheur, qui, comme je l'ai dit, eſt inſéparable de la ſageſſe.

Chez Garnery, & Volland, Libraire, quai des Auguſtins, N.° 25.